

OLIVIER CHAUVIN

LES PASSIONNÉS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

JEAN-NOËL BARNAUD	JEAN-PIERRE LE FLOC'H
ISABELLE BELHOMME	ANNIE LHARIDON
DANIELLE BOUYER	HERVÉ LORANT, SCULPTEUR
CHRISTIAN CHARPENTIER	JACQUELINE METIVET
ANNIE CHAUVIN	MARTHE PERHIRIN
BENOÎT CHAUVIN	JACQUES PETIT
BRIGITTE CHAUVIN	MICHEL PRIOULT
PIERRE CHAUVIN	ANNICK ET BERNARD RIOU
MARJORIE EMIG	CAMILLE ROHOU
CHRISTINE FAUSSIER	MARTINE SALAUN
ANNE GALLINOTTI	HÉLÈNE TROLEZ
MARIE-LOUISE GUEGUEN	ALLAN UNNERUP
LILIANE LAPERCHE	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-519-1

Dépôt légal : décembre 2020

1

Il y a de cela quelques années, avec une bande de copains, nous avons décidé de créer un groupe dont l'idée était – et reste encore – de combiner l'art et la nature. Nous étions tous plus ou moins férus d'écologie. Cette première mouture jetait les bases d'une association que nous souhaitions originale.

Après une période de flottement et quelques abandons, l'association s'était orientée vers des objectifs plus précis, à savoir, la randonnée – pratiquée tous les quinze jours environ – au cours de laquelle un thème pouvait être retenu. Nous appuyions nos observations sur la nature en général ou sur une anecdote, pourvu que cela soit propre à nous inspirer dans nos disciplines artistiques respectives.

Aucun impératif ne figurait dans nos statuts. Nous pouvions participer ou non aux randonnées ou aux activités artistiques suivant notre emploi du temps ou nos disponibilités.

Nous étions parvenus à réunir les formes artistiques les plus représentatives comme la peinture, la gravure, la sculpture, le dessin, etc.

Nous n'avons jamais dépassé la quinzaine d'adhérents ; un nombre largement suffisant si l'on devait prendre en compte la grande sensibilité des artistes en général et les aléas que cela entraînait.

Les nouveaux venus devaient, en principe, être parrainés.

Après de nombreuses et houleuses discussions, le nom de l'association s'était arrêté sur le sigle REAL pour Randonneurs Et Artistes Locaux. Nous disons Le REAL. Certains préféraient Les Arts Verts ; j'aimais bien le jeu de mots, mais le vote à main levée en avait décidé autrement.

Un noyau dur s'était rapidement constitué : efficace

et responsable. J'étais l'un des plus anciens, et également un cofondateur. J'ai donc été nommé président de REAL : un titre parfaitement honorifique qui, par définition, ne m'engageait en rien.

Je m'appelle Mathieu Thomassin, malléable à souhait et loin de formuler des exigences particulières ; toutes les décisions étant prises dans la plus grande simplicité et la plus pure transparence. Les initiatives apparaissaient parfois brouillonnes, mais elles avaient le charme que l'on attendait de l'esprit parfois bohème qui se dégageait du groupe.

Les randonnées étaient proposées puis organisées lorsque nous considérions que le nombre de participants était suffisant.

Les principaux adhérents ou les plus actifs – tous issus de la première heure – étaient : Claudie pour les croquis d'audience, Corinne pour la sculpture sur argile, André pour la peinture à l'huile et Jean-Claude pour l'aquarelle dont les sujets étaient parfois contestés... Pour ma part, il s'agissait de la sculpture sur bois avec une préférence pour les visages.

Nous estimions que l'inspiration existait à tous les coins de rue ou dans la nature et qu'une trouvaille faisait appel aux différents organes des sens : l'image, le bruit, les odeurs... Tout était source de créations artistiques.

2

Dans une rue de Quimper, j'entendais une musique étrange, jouée par un orchestre qui semblait sorti de nulle part. Je pressai le pas pour en connaître l'origine. Plus je m'approchais et plus le mystère s'épaississait. Je vis pour finir qu'il s'agissait du bruit métallique de plusieurs canettes en aluminium qui roulaient, qui sautaient et rebondissaient sur les pavés ; elles changeaient soudainement de trajectoire après avoir heurté le bord d'un trottoir et finissaient, pour certaines, leur course dans les remous du Steir, au pont Médard.

Trois bambins déboulaient du haut de la rue du Pichéry. L'un d'eux exultait : sa canette avait roulé beaucoup plus loin que les deux autres !

Je saisisais l'instant avec délectation. J'estimais le sujet plein de poésie et j'allais le soumettre à Claudie. Si l'idée lui plaisait, elle m'en ferait un dessin que j'exploiterai pour une éventuelle sculpture. C'était ainsi que nous fonctionnions et c'est aussi de cette façon que chacun procédait lorsque nous sentions qu'un sujet pouvait intéresser un autre membre.

3

Le vent nord-ouest nous trouait la peau. La galerne était lugubre et froide comme un papier abrasif.

La pluie ne cesserait donc jamais !

Cela faisait près d'un mois qu'il pleuvait sans discontinuer : du crachin, des hallebardes, des averses, des bruines, et lorsque le soleil osait une percée, c'était encore la pluie qui venait lui clouer le bec.

J'hésitais : le lendemain, nous devons faire une randonnée d'environ quinze kilomètres en suivant les bords de l'Odet. Si le temps se maintenait ainsi, nous n'irions pas bien loin.

J'imaginai déjà les glissades, les chutes sur la belle glaise blanche autrefois exploitée par les faïenciers quimpérois...

La musique métallique me revenait, me hantait comme une ode satanique. J'avais l'impression de préparer une randonnée qui ne se ferait jamais sans que je comprise pourquoi.

L'association avait pour autre but de mettre en phase l'homme et la nature. En ce qui nous concernait, la connaissance de la flore et de la faune s'ajoutait à l'envie de se dépenser en marchant. Plusieurs de nos adhérents éprouvaient le besoin d'effectuer une boucle de plus ou moins dix kilomètres par jour en tenant une cadence de cinq à six kilomètres par heure. La moyenne d'âge atteignait soixante ans, ce qui m'incitait à respecter un minimum de prudence.

Je consultai la météo pour les jours à venir : temps incertain, nuages et éclaircies. La formule consacrée était « beau temps nuageux » ! Formule amusante qui avait l'avantage de laisser libre cours à l'interprétation...

Nous ne savions pas trop ce que l'avenir nous réservait, mais, pour résumer, nous avons tout de même bien saisi qu'une

forte dépression jouait à cache-cache avec les météorologues.

Mon rôle était de trouver des parcours, de les aménager s'il le fallait et, en dernier lieu, de les soumettre. Il n'y avait aucune obligation de signaler sa présence. L'association laissait une entière liberté.

Le vent semblait vouloir jeter son dévolu sur la région. L'éstran encombré par les brindilles se soulevait sous le coup des vaguelettes et faisait un ourlet qui serpentait entre la terre et l'eau.

L'air en se renouvelant aurait peut-être eu la bonne idée de diluer les odeurs, sauf que ce jour-là ce n'était pas vraiment le cas.

L'esprit ancré sur une mauvaise intuition depuis mon réveil, je poussai la curiosité vers l'objet de mon appréhension. L'Odet charrie tellement de choses : des troncs d'arbres, des bouteilles plastiques, des caisses, des sacs à main, des chaussures, des caddies... C'est un véritable comptoir des curiosités. C'est aussi le reflet de notre société.

Vitrine en cours...

Plus rarement – et c'est heureux –, l'Odet est le théâtre de drames humains et je craignais fort d'y être confronté. Plus j'avancais et plus j'avais l'impression d'entrer dans un cercle morbide où le centre détenait l'image de la mort.

Ce tourbillon m'aspirait comme l'aurait fait une spirale maléfique. L'odeur devenait presque intenable, irrespirable. J'imaginai déjà un corps allongé au milieu de la tourbe, la bouche grande ouverte pleine de sédiments, de cloportes et de puces de mer.

J'avais le sentiment qu'il fallait agir très vite : avant le pic de la marée. Je n'avais pas pris le soin de regarder le coefficient dans le journal. Je savais seulement qu'hier ce devait être aux environs de dix-sept heures. Il était un peu plus de seize heures. Il fallait ajouter une heure de plus chaque jour qui passait — à la louche.

Cette rivière pourrait en raconter sur les suicides, les petits meurtres et autres drames de la vie courante...

Généralement, c'était au pont de Poulguinan, en amont, où le grandiose pont de Bénodet que se décidait le sort de ces malheureux.